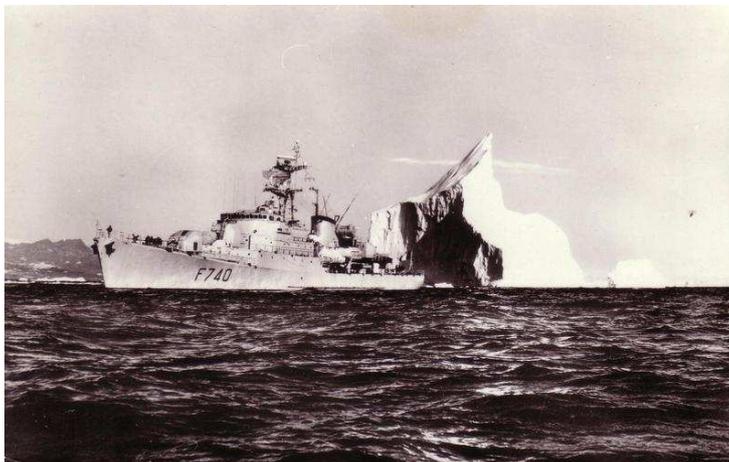


Souvenirs d'un jeune météo à l'assistance à la Grande Pêche
Jean Paul BENECH
Embarqué sur l'avisos escorteur Commandant BOURDAIS
De Décembre 1965 à Décembre 1967

Récit destiné initialement à la revue "Arc en ciel". La revue des anciens de la météo.

Les retraités évoquent avec jubilation leurs (bons) souvenirs de carrière. J'ai débuté ma météo dans la marine à bord d'un fameux bâtiment d'assistance des chalutiers français à la pêche hauturière.



Ceux qui ont eu le bonheur de naviguer à bord de l'avisos escorteur *Commandant Bourdais* se retrouvent tous les ans avec un enthousiasme étonnant au sein d'une association dynamique et joyeuse très confraternelle. Pourquoi ?

Non pas parce ce qu'ils y revivent ou cultivent la nostalgie de leurs jeunes années de marine mais bien parce que l'expérience unique qui les lie, leur vécu dans des contrées insolites et magnifiques leur a offert la richesse d'une Aventure humaine riche et très forte, dans un environnement et des conditions exceptionnelles.

J'ai connu jeune météo de vingt ans, sans expérience, pendant deux trop courtes années, cette aventure initiatique dont l'empreinte forte et impérissable, sur les bancs de Terre-Neuve, au Groenland, au Labrador, au Spitzberg, en mer de Barents, vous marque à vie.

Peu amariné après mes deux premières affectations sur les porte-avions *Foch* et *Clemenceau* bâtiments dix fois plus gros que l'avisos colonial *Commandant Bourdais* sur lequel j'embarquais début décembre 65.

Tout juste breveté élémentaire météorologiste, je remplaçais un ancien qui lui partait à la retraite. Enorme écart d'expérience !

Le départ de Lorient à la mi-février au cours d'un hiver fort tempétueux a constitué un terrible apprentissage à la mer.

Le passage nocturne du cap Finistère par tempête force 10 à 11, en « survie » dans ma bannette du poste 1, le moins hospitalier à la proue du navire, reste un souvenir d'enfer ! Le Tage et les rues basses de Lisbonne au petit matin d'escale en portaient tout comme moi et bien d'autres les stigmates.

La traversée de l'Atlantique nous vit affronter des dépressions virulentes, quasi quotidiennes, pour atteindre la Nouvelle Ecosse avant Terre-Neuve.



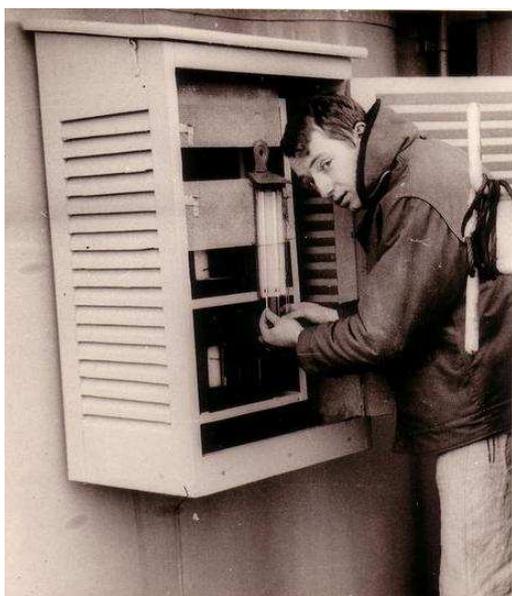
Je n'avais guère idée de ce qui m'attendait en matière de météo.

Dans un premier temps je m'attachais à faire consciencieusement mes observations, les petites tâches océanographiques.... et essayais d'obtenir des cartes sur un récepteur fac-similé japonais dernier cri embarqué en même temps que moi...mais qui ne donnait guère de résultats du fait d'une réception le plus souvent calamiteuse. Ceci ne semblait guère inquiéter le pacha qui se contentait des cartes iso et prévue à 24 h, reçues classiquement par les radios, codées en morse, mais qui joliment coloriées par le jeune sorti d'école séduisaient l'état-major.

Mon local météo consistait en un réduit attenant le fond du local des timoniers. Ce bureau exigü disposé dans le sens de la largeur du bâtiment m'offrait des séances de musculation quand les efforts du bras gauche sur la minuscule table à cartes – la main droite tentait de tracer fronts et isobares - compensaient les mouvements souvent très généreux du bateau.

De même valait-il mieux remplir les carnets d'obs – au propre pour envoi à la section marine du Quai Branly - lors des escales !

L'abri météo était situé derrière la passerelle. Pas de problème pour y accéder sauf quand sous les froids rigoureux de fin février, les embruns, le givrage et la neige transformaient les ponts en piste de patinage !



La mesure de la température et le prélèvement d'eau de mer au thermomètre plongeur pouvaient constituer une véritable scène de rodéo marin lorsque les ponts étaient consignés par mer forte ...mais pas au météo qu'un ange-gardien timonier ou planton accompagnait dans ce cas jusqu'à la porte étanche sous le vent. Muni d'un bout dont il m'entourait la taille au cas où une vague plus forte.....

Les seuls ennuis en deux ans ont constitué en pieds et pantalon trempés. L'attention mise à lire immédiatement la tempé limitant la surveillance de la vague traîtresse qui bien sûr balayait le pont à ce moment là ! Si ça pouvait s'appeler «avoir le pied marin » moi je sais les avoir eu quelquefois bien frais dans ces mers glacées !

Je conservais mes petites fioles du prélèvement d'eau de mer dans des caisses en bois, lesquelles diminuaient davantage l'espace de mon minuscule bureau, voire s'échappaient parfois des caisses renversées aux fortes tempêtes.

Par ailleurs le largage à la mer des cartes de courant, cartes plastifiées de couleur orange, a plus d'une fois intrigué les spectateurs ainsi que les pétrels et les fulmars !

Ah cet instant du récit, on pourrait me dire que ce travail, original ou insolite n'était pas très intense. Tiens, pensez-donc. Dès le 60 ème parallèle nord franchi -position dominante dès le printemps- l'observation devenait tri-horaire. Ce qui revenait de nuit à se lever pour une trentaine de minutes, à 21, 00, 03, 06 heures. En se «recouchant » à + 10 dans un poste envahi de tous les bruits nocturnes dus tant aux dormeurs qu'au bâtiment dansant et craquant sur des mers pas souvent hospitalières, imaginez mon sommeil, digne de celui d'un coureur au large.

D'autres activités rythmaient mes journées en mer. La bibliothèque dont j'assurais la remise en ordre et le fonctionnement en occupait une partie, mais ma participation à Radio-Bourdais, l'émission quotidienne en mer, me prenait une bonne partie de l'après-midi pour une diffusion générale dans les postes en soirée.

En escale quelques prises de contact avec les offices météo canadiens et américains me restent en mémoire. Ces rencontres me changeaient de ma « solitude » météorologique à bord.

A l'inverse, de nombreuses rencontres sportives alimentaient systématiquement les escales où j'exerçais dans les équipes de foot, volley, basket, rugby à l'occasion.

La mission du *Commandant Bourdais* était principalement l'assistance à la « grande pêche » de nos chalutiers, ainsi qu'une collaboration avec les pêches espagnole et portugaise, assortie de présence et représentation auprès des autorités maritimes canadiennes et américaines.

Une bonne trentaine de chalutiers français traquait dans les eaux de Terre-Neuve, du Labrador et du Groenland la précieuse morue dont le stock bien qu'en récession était encore assez conséquent dans les années 60. Nos chalutiers comme tous ceux des autres nations – à qui nous pouvions apporter aussi de l'aide – arrachaient de la mer des milliers de tonnes ; ce pillage en règle après des siècles de surexploitation verra sa fin moins de 20 ans après comme l'arrêt de notre présence. Plus de morue, plus de chalutiers, plus d'assistance.

Mais nous n'en sommes pas encore là. En 66, le poisson abonde encore et je garde en mémoire les images si fortes de ces « Racleurs d'océans » comme les a appelés Anita Conti, de ce « grand métier » conté par Jean Recher. Images émouvantes à la fois, gravées à jamais dans ma mémoire, de ces marins de 14 à 60 ans aux ressources physiques incroyables s'aidant à la tâche, des chants de marins, pour étripier la morue, de jour comme de nuit sous les projecteurs, chorale irréaliste sur une scène givrée, sans autre public que la Royale, défiant par la vigueur de ces chants à hisser, à virer, la rudesse de leur existence.



Passer en revue toutes les tâches afférentes à l'assistance, les ravitaillements, les soins, le passage du courrier, des vivres, les rencontres des armements malouins, fécampois, bordelais ; la traque des bateaux, les anecdotes, les histoires dures vécues sur les bancs, ces souvenirs de mer nécessiteraient plusieurs numéros d'Arc-en-ciel.

D'avoir côtoyé ces pêcheurs de l'extrême marque une vie. Chapeau bas à ces travailleurs de l'impossible. Il y aurait tant à dire sur votre valeur et votre courage, même à l'époque moderne de ces chalutiers classiques alors qu'émergeaient les premiers pêche-arrière et que disparaissaient des bancs de Terre-Neuve les derniers quatre-mâts portugais. Nous y avons côtoyé ces anachroniques dorissiers banqués sur le Grand Banc, le Bonnet Flamand, accrochés à leur gagne pain par leur unique ligne sur cette infinité marine où tant se sont perdus, tirant tout de même leurs 500 kilos/jour et par homme !

Le plus marquant dans ces mers – comme dans celles du grand sud j'imagine- ce sont des conditions météorologiques si particulières, souvent très difficiles, quelquefois terribles.

Après la traversée de l'Atlantique qui va du meilleur au pire, bien sûr les calmes existent aussi à Terre-Neuve et de très belles journées de répit, printanières ou estivales, même si l'été y est court. Mais que ce soit par temps calme ou vent fort, le brouillard (merci le Gulf Stream) sévit si fréquemment là-bas, les fameuses « brumes des bancs » qui tombent le temps de claquer les doigts, à couper au couteau peuvent durer des jours et des jours, voire des semaines si on en croît les pêcheurs.

Certes le radar nous marquait les chalutiers, un temps inaccessibles, lorsque silencieux, parfois pendant plusieurs jours quand la morue abondait et pouvait alors passer avant le blessé qu'ils nous avaient signalé !

Des brouillards terribles qui ont provoqué au fil des siècles tant de naufrages après collisions avec d'autres bateaux...ou des icebergs et dans lesquels se sont perdus tant de dorissiers, en dérive ou noyés la mer se levant si vite et forte.

L'air arctique expulsé à travers le détroit de Davis, génère dans ces parages des tempêtes qui se creusent très vite et deviennent rapidement violentes.

La mer hachée (peu de fetch là-haut) engendre des vagues profondes et courtes sous des vents puissants atteignant les 50 nœuds en peu de temps.

Tous les bateaux dans ces zones étaient forcément très marins, les chalutiers comme notre *Commandant Bourdais*, aguerris pour ces batailles de folie liquide. De quelles essoreuses infernales sortions-nous dans certains épisodes ? De souffleries incroyables que seules égalent en Atlantique Nord les grandes tempêtes hivernales.

La capacité de nos soutes et frigos sans limiter le tonnage de vivres que nous pouvions embarquer à St Pierre ou St Jean pour les chalutiers nous obligeait à quelques prouesses d'arrimage. Ainsi offrions-nous le spectacle d'étonnants « épiciers des mers » avec des quintaux de vivres parfois amarrés vaille que vaille sous de grands filets autour de la cheminée ou des canons. Dans la tempête il n'était pas rare de voir éjectés à la mer des sacs de patates ou des cartons d'oranges !

Dans ces parages parfois « infréquentables » le froid avec tous ses attributs est l'élément marquant. Les glaces étaient généralement omniprésentes à notre arrivée en février. D'une grande variété elles présentaient des dangers ou inconvénients majeurs multiples qui compliquaient souvent la navigation.

Au bal des débutants de la glace, nous flirtions sur une salle d'open ou closed water, very open ou very closed, suivant la terminologie bien évidemment anglaise en ces lieux dans un inventaire à la Prévert avec toutes sortes de prétendantes toutes belles et spectaculaires.

De jeunes glaces, des glaces d'hiver, dérivantes, vieilles et chaotiques, des « crêpes » (pancake ice), de la mer de glaces, empilées en vrac (hummock) le pack, la banquise côtière, les growlers (bourguignons en français) jusqu'aux seigneurs, les gigantesques icebergs dont l'approche respectueuse nous tirait entre crainte et émerveillement. Nés des alcôves les plus septentrionales de la zone les redoutables et magnifiques icebergs en sont les plus représentatifs rejets (la baie de Disko au milieu de la côte ouest du Groenland en est la grande matrice).



Sous l'azur phénoménal de ces contrées, leurs tailles, leurs formes si variées, leurs éclats et reflets magiques, nous offraient en beauté un spectacle fascinant sans égal que seul le grand Nord peut offrir.

Cette diversité présente des inconvénients et dangers multiples qui compliquent toujours la navigation. Le *Commandant Bourdais* avait établi en 1964 un guide des glaces (Met-Mar n°48 Oct 65)

Toutes méritaient une attention particulière, la coque de notre aviso colonial malgré une étrave quelque peu renforcée, n'étant guère adaptée pour ces cocktails glacés, beaux mais indigestes et surtout inconfortables pour les œuvres mortes et les hélices.

Ni brise-glaces ni kamikaze, mais souvent slalomeur émérite quand il fallait se frayer un chemin. Patient par force quand, passée la surprise, il fallait trouver la sortie d'un fjord totalement barrée de glaces en dérive dans l'attente que vents et courants le libèrent.

Plus encore face aux icebergs tabulaires, monstrueux équilibristes tout prêts de chavirer, imaginez notre salut respectueux devant ces admirables montagnes de glace que seuls des dizaines d'objectifs mitraillaient au passage ou parfois les entraînements de tir au canon.

Par contre de nuit ou par temps de neige qui rend peu opérant le radar, l'admiration se transformait en appréhension et veille renforcée.

Nous avions aussi pour consigne de participer à la veille et à la sécurité en adressant nos observations à la patrouille des glaces américaine (Ice Patrol) dont l'antenne canadienne d'Argentia sur la côte sud Terre-Neuve accueillait nos messages d'observation des glaces. Cette organisation transmettait une carte quotidienne de la situation. Assez précise mais évolutive soumise aux caprices des vents et courants, elle servait de viatique aux aventuriers que nous étions *Bourdais* et chalutiers auxquels nous diffusions les informations (tout comme les avis de tempête) Il fallait pour les uns composer avec ces « empêcheuses de pêcher en rond » et pour nous de rallier en ligne droite les zones de pêche.

Autre péril et non des moindres, le givrage. Toujours beau, et spectaculaire mais jamais anodin il peut être extrêmement dangereux. L'histoire ne dira jamais qui de l'iceberg ou du fort givrage aura entraîné par le fond nombre de chalutiers et voiliers terre-neuvas.

Quels beaux clichés sous le soleil du petit matin, stoppés ou à quai, après une nuit d'accumulation de glace sur les superstructures !

Ils étaient beaux les canons de 100 mm sur la plage avant, les filins engrossés de 1 à 8 cm par exemple. Le tout nécessitant des heures de casse et d'arrosage pour une cure d'amaigrissement et un retour à la normale en éliminant les dizaines et dizaines de tonnes accumulées sous les embruns ou dans la tempête. Inutile d'évoquer la difficulté d'accès aux ponts dans ces conditions, mais que les photos en valaient la peine.



Que dire, des époustouflantes aurores boréales ? Par manque de superlatifs tenter de raconter ce spectacle fabuleux est presque impossible. Comment décrire ces draperies célestes colorées des mélanges inconnus à nos latitudes issus d'une palette géniale ?

De l'immense lever d'une lune gigantesque en baie de Disko à l'équinoxe de la « marée du siècle » en mars 67 ? Du soleil de minuit ? Sans parler des journées de découvertes, d'échanges denses et riches, à terre en escale, au Québec, en Amérique, Islande, Norvège, chez les Inuit, avec un « camp de base » chez nos cousins Saint-Pierrais où nous étions si chaleureusement attendus et accueillis.

Ces souvenirs, ces images extraordinaires, la magie du grand Nord, des glaces, de la vie au-delà du cercle polaire, des bancs, de l'assistance marquent à vie, la vie de mes 20 ans ?

Professionnellement avec du recul et l'expérience, force est de constater que le bilan « météo » de l'époque est bien gentillet.

En dehors d'avoir bien observé les phénomènes si spécifiques de ces latitudes, le bilan en terme de suivi des situations, de prévision, est maigre faute de moyens davantage que d'expérience - car on peut toujours « apprendre » sur le tas.

La météo n'a plus rien à voir. Elle a tellement évolué. L'équivalent des fichiers sortis des modèles d'aujourd'hui nous aurait informé de manière très pointue des conditions souvent difficiles d'un terrain de jeu exceptionnel, ceci à une semaine, alors que nous qui vivions au jour le jour. Mais qu'est-ce que cela aurait changé ? IL fallait y aller, parfois à marche forcée vers « nos pêcheurs » quelle que fût la météo.

Beau temps, tant mieux. Gros temps, on y va ! Seules les glaces, ces superbes et dangereuses glaces pouvaient nous intimider.

Mais franchement mon souvenir majeur restera celui de nos derniers chalutiers trimant sur les bancs, même s'ils dilapidaient là une richesse séculaire. Fin d'une époque certes mais respect pour le Grand Métier.

Pour moi quarante cinq ans ont passé. La morue à disparu là-bas.

Le dérèglement climatique est en route. Les glaces fondent, la mer se réchauffe, mais je garde imprimée l'histoire des Terre-Neuvas et la chance d'avoir connu cette Aventure Humaine.